

Sciences du politique

In: Genèses, 37, 1999. pp. 2-3.

Citer ce document / Cite this document :

Offerlé Michel. Sciences du politique. In: Genèses, 37, 1999. pp. 2-3.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1999_num_37_1_1590

Sciences du politique

Arrêt sur image. Comme nous l'avons fait déjà à plusieurs reprises, nous consacrons cette livraison à un regard sur l'histoire de nos disciplines. Non pour nous livrer au plaisir de l'antiquaire ou du canonisateur, ni pour seulement revêtir la salubre haire de la contextualisation.

Bien plus, pour retrouver les fondements concassés de nos points de vision et de nos cécités sur le monde, pour comprendre comment les mots et les pratiques deviennent des choses et des vérités.

Et, comme nous l'avons fait précédemment, nous ouvrons à nouveau le dossier « politique ».

Le retour au politique dont on parle tant dans les sciences sociales (à défaut de le pratiquer dans l'espace politique) ne sera pourtant pas notre objet central. Peu nous importe ici la place revendiquée par une instance sur les autres pour prétendre analyser le fonctionnement de l'ensemble. Peu importe les règles de préséance entre disciplines dans les jeux du mieux-disant universitaires ou séculiers.

Les politistes, « les political scientists », auraient bien du mal à pouvoir revendiquer avec succès le monopole de contrôle d'un territoire du politique dont ils seraient les uniques limnologues et desservants. Il s'agira donc ici non pas seulement de la science politique, mais des sciences du politique, qui, dans leur construction savante mais aussi sur leur estran épistémologique, ont des usages parfois directs de la part des acteurs dont elles parlent.

Et ces sciences que l'on aborde ici en les faisant parler, sont bel et bien agies par des acteurs fort concrets.

Lorsque Loïc Blondiaux et Philippe Veitl reviennent sur André Siegfried, ils parlent bien sûr de la science politique française, voire de l'histoire politique française. André Siegfried est ainsi analysé au travers de l'œuvre éponymisée comme fondatrice de la science politique française (« Tableau politique de la France de l'Ouest » 1913) comme objet de référence puis comme objet de révérence enfin comme objet d'histoire. Au travers de la mise en perspective de ces lectures d'une œuvre, se trouve ainsi posée la question de la manière dont les « disciplines gèrent leur passé, construisent leurs origines et se racontent des histoires qui les rassurent et fondent leur identité ».

Mario Grynspan s'intéresse quant à lui à la circulation des œuvres, à leurs importations, à leurs transferts, à leurs traductions dans le double sens du terme. Traduction linguistique certes, mais aussi appropriations et luttes d'appropriations entre découvreurs, importateurs, commentateurs et traducteurs, ici de Gaetano Mosca et de Vilfredo Pareto dans l'entre-deux guerres américain. Entreprise réussie, les penseurs élitistes sont retravaillés et deviennent des classiques après leur passage dans l'espace intellectuel américain (est-ce dès lors un point de passage obligé ?) ; au point que la traduction des *Elementi di scienza politica* aura désormais une existence autonome sous le titre *The Ruling Class* (1939). Décontaminés de leur commerce avec le fascisme, V. Pareto et G. Mosca seront lus dans une ligne interprétative qui sera l'un des fondements du pluralisme américain (tout à la fois vision démystificatrice de la démocratie et légitimatrice d'un régime plus représentatif que participatif). La diffusion de cette sociologie politique contribuant par ailleurs à affermir la place de leurs promoteurs américains dans les processus de conseils proprement politiques.

Si de grands noms se trouvent convoqués dans l'étude du processus d'assimilation de l'élitisme, ce sont aussi d'autres acteurs-auteurs connus que l'on retrouve dans l'article d'Yves Viltard, nous incite à un autre exercice à partir de la conjoncture américaine du maccarthysme. Puisqu'il s'agit d'un travail archéologique à un triple point de vue : retour en arrière d'abord sur les interprétations données au maccarthysme. Retour en miroir puisque la geste maccarthyste est labelisée comme populiste par des intellectuels libéraux (au sens américain du terme) qui signent ainsi leur désenchantement à l'égard d'une certaine forme d'engagement politique. À leurs yeux, le populisme est désormais du mauvais côté, du côté de « l'homme à la Buick ». Retour au contexte enfin par la remise en perspective d'ouvrages devenus des classiques et désormais cités, comme ici *La fin des idéologies* de Daniel Bell, en dehors de la référence à cette courte période.

Les protagonistes traités par Véronique Dimier rencontrent en définitive des problèmes à la fois semblables et différents puisque leurs objectifs s'inscrivent dans la construction de ces sciences du gouvernement, sciences politiques au pluriel autrefois camérales puis administratives. Peut-on enseigner l'art de gouverner et de bien gouverner ? Peut-on par ailleurs fonder une « science politique des colonies » comme l'on dira plus tard en France ?

En éclairant l'histoire croisée en Grande-Bretagne et en France de l'institutionnalisation de ces savoirs (entre recettes indicibles et mobilisations scientifiques, entre légitimations universitaires contrastées et interventions politiques), V. Dimier souligne les stratégies d'alliance diversifiées tout en pointant quelques-uns des problèmes fondamentaux que l'histoire des disciplines comme sociologie de la science donne à voir : les investissements multiples dont les savoirs peuvent être l'objet et l'enjeu, les usages auxquels nos savoirs peuvent servir.

Michel Offerlé